

La légende d'Abraha Pokou, reine baoulé, m'a été contée pour la première fois quand j'avais autour de dix ans. Je me souviens que l'histoire de cette femme sacrifiant son fils unique pour sauver son peuple avait frappé mon imagination de petite fille vivant à Abidjan. Je me représentais Pokou sous les traits d'une Madone noire.

Plus tard, au lycée, je retrouvai le récit du sacrifice, mais cette fois-ci dans mon livre d'histoire. Un petit encart dans le chapitre sur le royaume ashanti au XVIII^e siècle expliquait que l'exode de la reine et de ses partisans, à la suite d'une guerre de succession, aboutit à la naissance du royaume baoulé. Abraha Pokou prenait ainsi la stature d'une figure historique, héroïne-amazone conduisant son peuple vers la liberté.

Pokou grandit en moi. Je lui donnai un visage, une vie, des sentiments.

Plusieurs décennies plus tard, la violence et la guerre déferlèrent dans notre vie,

rendant brusquement le futur incertain
Pokou m'apparut alors sous un jour beau
coup plus funeste, celui d'une reine assoif-
fée de pouvoir, écoutant des voix occultes
et prête à tout pour asseoir son règne.

Pokou encore, sous d'autres traits, dan-
s'autres temps, comme si la légende pou-
vait être contée à l'infini, revisitée mainte-
fois pour tenter de résoudre l'énigme de cette
femme, de cette mère qui jeta son enfant
dans le fleuve Comoé.

sacs de pépites d'or, quinze esclaves et un siège sacré, l'une des plus hautes distinctions du royaume.

Son courage fut reconnu publiquement.

A la suite de cet événement, le roi prit l'habitude de recevoir sa sœur en consultation. Ils parlaient en tête-à-tête des affaires courantes, des prochaines campagnes militaires et du commerce de l'or, de la kola et des esclaves. Pokou lui disait :

“Fais attention, les Blancs installés sur la côte n'en veulent qu'à la richesse de tes mines d'or et aux esclaves que tu peux leur fournir. Ils sont insatiables. Bientôt, tu devras envoyer tes hommes dans des régions de plus en plus lointaines. Prends garde à toi, les longs fusils te rendent puissant aujourd'hui, mais demain, ils pourraient être utilisés contre toi.”

Un jour, alors que rien ne le laissait présager, un homme demanda la main de Pokou. Officier de l'armée royale, c'était lui qui l'avait libérée au moment de son enlèvement. Elle accepta ce mariage comme un cadeau venu des dieux.

Quelques mois seulement après leur union, Abraha Pokou découvrit, éberluée, qu'elle attendait un enfant.

La naissance fut marquée par de nombreuses cérémonies.

Pokou s'adressa solennellement aux Ancêtres :

“Voici le fils que vous m'avez donné. Je vous remercie d'avoir exaucé mes prières. En retour, je vous promets qu'il vous honorerà toute sa vie !”

Faisant face à la foule, l'oracle ordonna d'une voix forte :

“Vous qui êtes rassemblés ici, saluez cet enfant ! Grâce à lui, un royaume puissant s'élèvera.”

Le bonheur de Pokou était à son comble. Que pouvait-elle souhaiter d'autre ? Elle avait tout. La chance s'était enfin tournée vers elle. Le temps passait dans la douceur d'un amour maternel fleurissant de jour en jour. Elle en oublia la politique et ses intrigues.

Mais l'Histoire n'arrêta pas son cours. Lors d'une campagne militaire, Opokou Waré tomba malade. Gravement malade. Il fut ramené sur un brancard après plusieurs jours de marche. Les guérisseurs du palais lui donnèrent des décoctions amères, lui appliquèrent des cataplasmes et lui firent inhaler des mélanges de feuilles et d'écorces brûlées. Dans la nuit, de l'encens purifiait la chambre du malade.

Les prêtres demandèrent des sacrifices. Les marabouts de la Grande Mosquée du

au plus vite, la jeune femme répliqua : "Je refuse de me sauver comme une voleuse. Je suis protégée par l'esprit de mon frère. Avec l'aide des dieux, je trouverai une solution."

Cependant, quand la mère de Dakon mourut dans ses bras après avoir été poignardée dans le dos, Pokou décida d'organiser l'exode de tous ceux dont la sécurité était menacée à l'intérieur du royaume.

Dans le secret absolu, Pokou s'entretint avec un marchand musulman établi à Kumasi. Elle était convaincue qu'il ferait un bon guide car il était grand voyageur. Le marchand suggéra d'aller vers l'ouest. Il y avait dans ces territoires d'immenses forêts aux arbres splendides. Leurs feuillages étaient si touffus qu'il y faisait sombre alors que le soleil pointait au zénith. Le sol y était riche, très riche. Un bout de bois enfoncé dans la terre prenait immédiatement racine.

Lorsque l'aurore se montra, Pokou et ses partisans étaient déjà loin, formant un long cortège qui ondulait dans la brousse.

Des éclaireurs les devançaient, attentifs au moindre bruit ou signe pouvant annoncer un danger. Ils n'hésitaient pas à grimper aux arbres pour scruter les environs.

A intervalles réguliers, les chasseurs soufflaient dans leurs cors afin d'encourager la colonne à avancer. Les fugitifs s'enfonçaient profondément dans la forêt, domaine des esprits impatients envers les hommes. Le sol était humide, couvert d'humus épais et noir où se cachaient les serpents.

Sur leur chemin, ils rencontrèrent plusieurs villages qu'ils contournèrent suivant les recommandations des éclaireurs. Encore trop proches de Kumasi, ils les auraient certainement trahis. Par contre, ils acceptèrent d'accueillir dans leurs rangs des voyageurs isolés, tandis que des chasseurs leur indiquèrent où trouver des points d'eau et du gibier.

Leur progression était lente, parsemée d'embûches. Parfois, des moments de profond découragement les assaillaient.

Après plusieurs jours de marche, la colonne s'arrêta afin de concevoir un plan d'urgence : le mari de Pokou, accompagné d'une poignée de dignitaires et d'une garde renforcée, devait rebrousser chemin pour aller à la rencontre de l'armée royale. La délégation avait pour mission de gagner le plus de temps possible en prétendant que Pokou et ses partisans avaient décidé de se rendre et de retourner à Kumasi.

Le subterfuge porta ses fruits. Les chefs des deux camps s'installèrent en pleine forêt pour mener à bien les pourparlers. Libations. Sacrifices. Palabres. Les négociations entraînaient de longues discussions qui ne trouvaient aucun véritable aboutissement.

Excédé, le chef de l'armée royale finit par comprendre qu'il avait été trompé. Fou de rage, il fit égorger tous les émissaires de Pokou avant de se lancer de nouveau aux trousses des fugitifs.

Les éclaireurs annoncèrent la nouvelle à Pokou qui chancela sous le poids de la souffrance. A présent, elle doutait du bien-fondé de l'exode :

“Les Ancêtres sont-ils avec nous ou contre nous ? Pourquoi les génies nous abandonnent-ils, malgré tout ce que nous leur avons donné ?”

Dans les rangs des fugitifs, on chuchotait que la ténacité de Pokou était la cause de leur malheur. Qu'est-ce qui la poussait ainsi à avancer, à les entraîner dans un exode au cours duquel ils allaient tous périr ?

Pokou demanda au devin de lui indiquer la voie qu'il fallait suivre :

“Que découvres-tu dans les signes ? Devons-nous persévérer ou nous rendre ?”

— Il faut continuer, lui répondit-il. Je vois encore beaucoup de peines et de souffrances, mais dès que nous aurons dépassé les frontières de l'Ashanti, ton destin de reine commencera.”

L'armée du roi les talonnait.

Or, la colonne fut stoppée net par le fleuve Comoé dont les eaux turbulentes marquaient les limites du royaume. Sur la rive opposée, la liberté. Derrière eux, la mort.

Quelques hommes tentèrent de traverser à la nage, mais furent immédiatement emportés par le courant.

Le grand-prêtre se retira pour interroger l'Esprit des eaux.

Il revint le visage sombre :

“Personne ne pourra passer tant que nous n'accomplirons pas un sacrifice.”

Après avoir rassemblé les quelques bijoux et autres objets précieux qu'ils avaient pu emporter, les fugitifs les jetèrent un à un dans le fleuve.

Les dons n'eurent aucun effet sur la colère des flots.

Le devin s'en prit violemment au peuple rassemblé sur la berge :

“Le fleuve exige un sacrifice beaucoup plus important que toutes vos pacotilles !”

Il veut un sacrifice sans égal. Celui d'une âme pure. Je veux dire, le corps d'un enfant."

On fit venir le fils d'une servante, mais le vieil homme le repoussa en disant :
"Il s'agit du corps d'un enfant noble."

Aucune princesse ne voulait offrir le sien.

Pokou prit son petit garçon, le leva au-dessus de sa tête et le jeta dans les eaux du fleuve.

Le sol se mit à trembler. Des éclairs fendirent l'air. Un gigantesque arbre centenaire vint s'écraser devant eux. Ses racines énormes reposaient sur une rive, tandis que son épais feuillage était couché sur l'autre. Son tronc formait un véritable pont.

Le peuple passa sans encombre au-dessus du fleuve.

Dès que le dernier homme toucha le sol de la liberté, un bruit assourdissant se fit de nouveau entendre. Le grand arbre se brisa en deux et s'enfonça lentement dans les eaux.

L'armée du roi apparut bientôt sur la rive désertée. De l'autre côté, les partisans de Pokou observaient en toute sécurité les soldats brandissant leurs épées, jurant et piaffant de frustration devant le barrage des eaux.

Ainsi, les exilés purent s'installer dans une immense clairière verdoyante.

Le grand-prêtre se tourna vers eux :
"Si nous sommes aujourd'hui libres, nous le devons au courage et à la grandeur d'âme d'une femme hors du commun. Demandons-lui d'accepter d'être notre reine."

— Nous la supplions d'être notre reine !"
s'écria le peuple à l'unisson.

Mais Pokou, tête baissée, répétait inlassablement "*Ba-ou-li*" : "L'enfant est mort !"

Alors, les sages firent un cercle autour d'elle et déclarèrent :

"Désormais, nous nous appellerons «Baoulé» en mémoire de ton sacrifice."

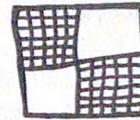
Le peuple la regardait, impuissant.
Après un long moment, elle se releva
lentement. Puis, soudain animée par une
force supérieure, elle courut vers le fleuve
et sans que personne eût le temps de la
retenir, plongea dans les flots tumultueux.

Le peuple sut alors qu'il avait perdu sa
reine pour l'amour d'un enfant.

Abraha Pokou fendit la surface du fleuve,
dans un plongeon extraordinaire. Elle nagea
à la recherche de son fils et quand elle vit
son corps menu allant à la dérive, elle le sai-
sit par la taille, continua à nager, atteignit
l'embouchure du fleuve et rejoignit la haute
mer.

Les jours, les mois, les années passèrent.
Elle réussit à conquérir un royaume plus
beau encore que celui qu'on lui avait pro-
mis : à présent, mi-femme, mi-poisson,
déesse incontestée de l'univers sous-marin,
reine des océans.

Le ventre de la mer est un vaste utérus.



Ainsi son royaume devint celui des eaux,
royaume mouvant, changeant selon les
lunes, le vent, l'ardeur du soleil. Courants
chauds, courants froids se rencontrant dans
le tumulte pour former une zone trouble,
une révolution permanente. Copulation des
ondes, cristaux liquides, miroirs multiples,
trésors de coquillages et de coraux, algues
translucides, galets polis par les âges pour
donner une douceur chaude et rassurante.

Chaque jour, le roulement des vagues
de la haute mer chantait ses louanges, plus
fort que les tam-tam parleurs, plus haut
que la voix du peuple à l'unisson.

Nul besoin de frapper la peau d'un tam-
bour, le clapotis de l'eau était un refrain
enchanteur.

Reine ou déesse, qu'importait son nom à
présent, qu'importaient son visage, son corps,
sa peau, sa chevelure, son regard de méduse ?

qu'il mettait leur vie en danger. Tabou que rien ne pourrait jamais surpasser.

Le secret qu'ils gardaient les torturait, les séparait des autres. Ombres de ce qu'ils avaient été jadis, les amants d'une nuit dépérissaient à vue d'œil, perdaient leur énergie et leur désir de vivre. Des hommes magnifiques aux corps d'athlètes maintenant décharnés, tels des fruits vidés de toute saveur, de toute substance.

La séduction de la déesse était entière, sans limites. Personne ne pouvait lui résister. Les femmes dont elle s'approchait succombaient également à son extraordinaire beauté, étourdis par sa présence parfaite. Et quand, après les avoir connues, elle disparaissait pour toujours, ses compagnes, éperdues de chagrin, étaient prises d'une nostalgie immense, inconsolable. Elles cessaient toute activité pour se mettre à sa recherche, marchant d'un pas déterminé, courant ici et là, jusqu'à s'écrouler de fatigue. On les retrouvait le plus souvent seules, dénudées et recroquevillées sur le sol.

Ces femmes-là, ces hommes-là ne faisaient plus partie du peuple. Ames en peine, écrasées par le secret.

Amante aussi puissante dans ses pulsions que dans son instinct maternel. Généreuse, destructrice. Haute comme les vagues en

effervescence. Seul le soleil aurait pu l'arrêter.

L'enfant-océan était là, près d'elle, le fils du sacrifice et de l'amour. Celui au côté duquel elle revenait toujours après ses chevauchées.

L'eau est sans forme et sans couleurs. La lumière ne la touche pas. Les ténèbres ne l'affectent point. Qui peut la tenir dans sa main ? Qui peut lui ordonner de rester en place ? L'enfant se sent heureux dans l'eau comme au premier instant de son existence, dissimulé dans le sexe de sa mère.

L'enfant-océan resterait pur de toute souillure, des blessures que les hommes s'infligeaient sans relâche, du venin qui empoisonnait leur vie, des mauvaises paroles qui les défiguraient.

Elle n'aurait jamais dû laisser son fils quitter le monde clos de sa matrice. Il serait demeuré là, protégé par la carapace de son corps et la chaleur de son sang.

L'enfant était mou. Sa colonne vertébrale avait disparu. Sa peau translucide laissait apparaître un système veineux rouge fluorescent. Ses yeux étaient d'un blanc laiteux, ses mains et ses pieds palmés.

Il n'allait plus grandir, plus quitter cet univers aquatique. Il ne voulait pas sécher

de suite au lieu de passer le restant de leurs jours à souffrir entre les mains d'êtres cruels et barbares ?

Bientôt, les yeux rougis par la douleur, ils découvrirent l'océan, immense, violent, insondable. Les hommes à la peau de linceul étaient eux aussi présents au rendez-vous. Ils tournaient autour de la marchandise :

Compter les dents, tâter les muscles.
Séparer les hommes des femmes.
Rejeter les blessés, les malades, les chétifs.
Garder quelques enfants.
Marchander, emporter.

Le navire, spectre noir sur la mer endeuillée. Silhouette tanguant d'impatience, exécutant une danse macabre et révoltante.

Les esclaves, nus sous le regard des étrangers, savaient que leur passé avait disparu. La mer les encerclait. Leur terre s'éloignait.

Dans les cales, corps contre corps, ballottés par les vagues, ils se heurtaient aux parois humides. Le sel creusait les plaies. Les excréments pourrissaient les chairs. Puan-teur irrespirable. Vomissures. Seuls les rats célébraient l'abondance.

Oh, l'immensité de la mer !

Sur le pont, soudain projetés dans la lumière, les esclaves étaient aveuglés par le

bleu d'un ciel indifférent à leur malheur. Parfois, un long hurlement annonçait le plongeon d'un homme décidé à arrêter là le voyage. Le festin des requins pouvait commencer.

La nuit. Femmes tirées hors des cales, cuisses ouvertes de force, sexes perforant l'intérieur de leurs corps, fécondant les disgrâces futures.

Le grand exil, n'était-ce pas cet épuisement, cette odeur de sang, et cette soif, oui, cette soif au milieu de l'étendue liquide ? La colère détruisant les fibres de l'âme, éclatant en une peine irrépressible.

Vivre ou mourir ?

Ils avaient perdu leur visage, leur nom, leurs lendemains. On les avait vidés de leur force. Il ne leur restait plus rien.

Pokou luttait pour ne pas sombrer : "Non, ce n'est pas à nous que tout cela arrive."

Un matin, les esclaves furent rassemblés sur le pont. Un soleil glacé touchait leur peau. Les narines palpitantes, ils humèrent l'odeur d'une terre inconnue.

Aspergés d'eau, frottés, puis huilés, ils tremblaient de froid. L'équipage leur servit des rations doubles.



LES PAROLES DU POÈTE

La légende, dit le poète, a aussi la dimension du mythe. Le fleuve était-il bien un fleuve ? L'armée ennemie n'était-elle pas en quelque sorte ce raz-de-marée dans lequel Pokou et ses partisans allaient se noyer ? Les soldats du roi prêts à se déverser sur eux, à les broyer et à leur faire éclater les poumons étaient-ils cette lame de fond qui allait les engloutir ?

Tout est possible dans la légende, la belle parole fabriquée pour apaiser le peuple, lui redonner confiance en l'avenir.

Et l'enfant ? Était-ce véritablement un enfant ? Ne symbolisait-il pas plutôt ce que le peuple avait de plus cher et qu'il fallait céder, abandonner pour ouvrir un passage entre les rangs de cette puissante armée ?

Les fidèles de Pokou frémissaient de peur. Déjà les ennemis étaient sur le point

d'attaquer, les muscles tendus, prêts à décocher leurs flèches, jeter leurs lances, brandir leurs couteaux.

Le monarque triomphant voulait la défaite totale des rebelles. Détruire le présent et l'avenir. Plus que le trésor centenaire, plus que le siège sacré, plus que les objets de culte, il voulait la preuve irréfutable de leur soumission. Comment savoir ? Le symbole même de ce peuple : l'enfant, l'héritier du trône.

L'abandonnèrent-ils entre les mains de ce roi assoiffé de vengeance ?

Il est aussi possible que l'enfant sacrifié n'ait pas été le fils de Pokou, mais l'un de ses petits neveux.

Et s'il s'était agi en fait d'un enfant d'esclave ?

Le destin du peuple en aurait-il été changé ?

Il n'y eut peut-être aucun enfant, mais plutôt un homme, jeune, une âme généreuse qui aurait de plein gré accepté de se sacrifier, convaincu qu'il donnait sa vie pour sauver les autres.

Pupilles écarquillées, souffle haletant, cœur battant et mains tremblantes, il aurait offert son corps aux dieux affamés.

Qu'en est-il de cet événement extraordinaire qui se produisit par la suite ? Les

hippopotames surgissant de l'eau afin de former un pont, n'était-ce pas là l'image symbolique d'un pacte de paix, le roi acceptant de laisser la vie sauve aux partisans de Pokou ? Magnanimité. La victoire du monarque ne s'en trouvait que plus belle.

Pokou, libre enfin de s'exiler avec son peuple. Pokou, la négociatrice, forte d'avoir réussi à éviter un bain de sang.

Ce sacrifice dont la nature nous échappe est un secret gardé encore par la légende.

Les anciens sont là pour nous aider à défricher le champ de la mémoire. Les initiés en connaissent toute l'étendue. Mais c'est toujours à contrecœur qu'ils dévoilent les mystères. Tant d'entre eux sont morts en les emportant, fermant ainsi les portes du passé.

Aujourd'hui, la légende a perdu sa force magique pour n'être plus que d'une beauté froide et creuse. Certes, les paroles restent plaisantes, mais elles sont aussi devenues dangereuses, tournant dans l'air ici et là, sans savoir où se poser. Elles sont tranchantes. Elles pénètrent dans la tête des écoliers récitant, sans bien la comprendre, l'histoire de cette mère qui a sacrifié son fils.

Enfant dans la guerre. Demain, enfant-soldat.

Ainsi, dans les profondeurs de notre inconscient, le mythe dépouillé de sa sève suit son chemin.

Frayeur quand nous nous regardons en face, dans le magma de notre devenir.

Le mythe est sorti trop tôt de sa cachette. On l'a déshabillé à la hâte. On l'a défiguré, dénaturé, nous laissant à jamais pauvres d'un savoir tellement plus riche.

COLLECTION MONDE NOIR POCHE

sous la direction de Jacques Chevrier
avec la collaboration de Paul Désalmand

Latérite

VÉRONIQUE TADJO

Prix littéraire 1983
de l'Agence de Coopération Culturelle et Technique

**Agence de Coopération Culturelle
et Technique (A.C.C.T.)**

ÉGALITÉ, COMPLÉMENTARITÉ, SOLIDARITÉ

L'Agence de Coopération Culturelle et Technique, organisation internationale créée à Niamey en 1970, rassemble des pays liés par l'usage commun de la langue française à des fins de coopération dans les domaines de l'éducation, des sciences et des techniques et, plus généralement, dans tout ce qui concourt au développement des États Membres et au rapprochement des peuples.

Pays membres

Belgique, Bénin, Burundi, Canada, République Centrafricaine, Comores, Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Dominique, France, Gabon, Guinée, Haïti, Haute-Volta, Liban, Luxembourg, Mali, Île Maurice, Monaco, Niger, Rwanda, Sénégal, Seychelles, Tchad, Togo, Tunisie, Vanuatu, Viet-Nam, Zaïre.

États associés

Cameroun, Guinée-Bissau, Laos, Maroc, Mauritanie, Sainte-Lucie.

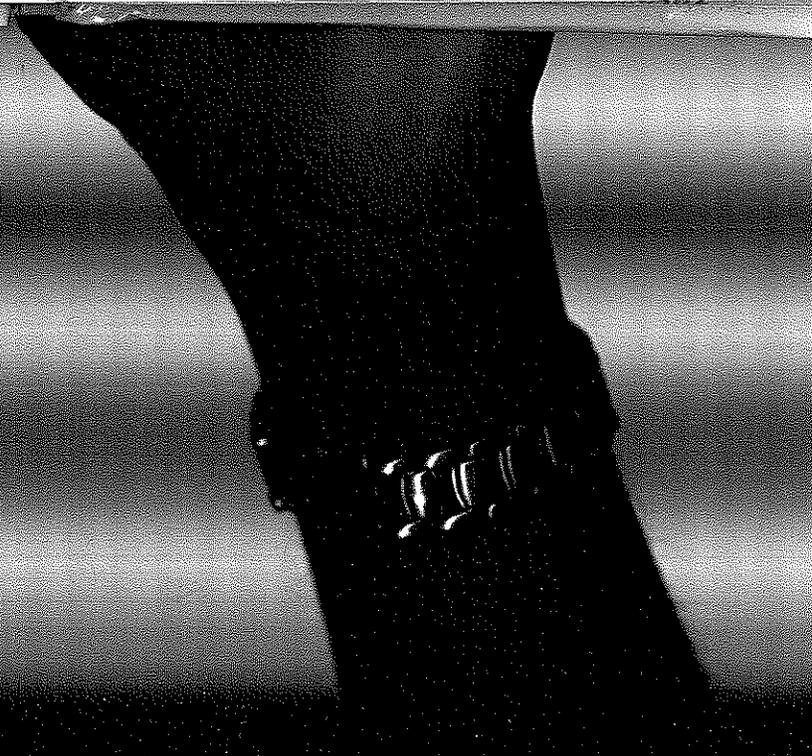
Gouvernements participants

Nouveau-Brunswick, Québec.

Agence de coopération culturelle et technique
13, quai André-Citroën, 75015 Paris

© HATIER-PARIS - JANVIER 1984
Reproduction interdite sous peine de poursuites judiciaires
ISBN 2-218-06896-6

'Quality in Head Start: A dream in reach' in F. Zid



PQ
3989.2

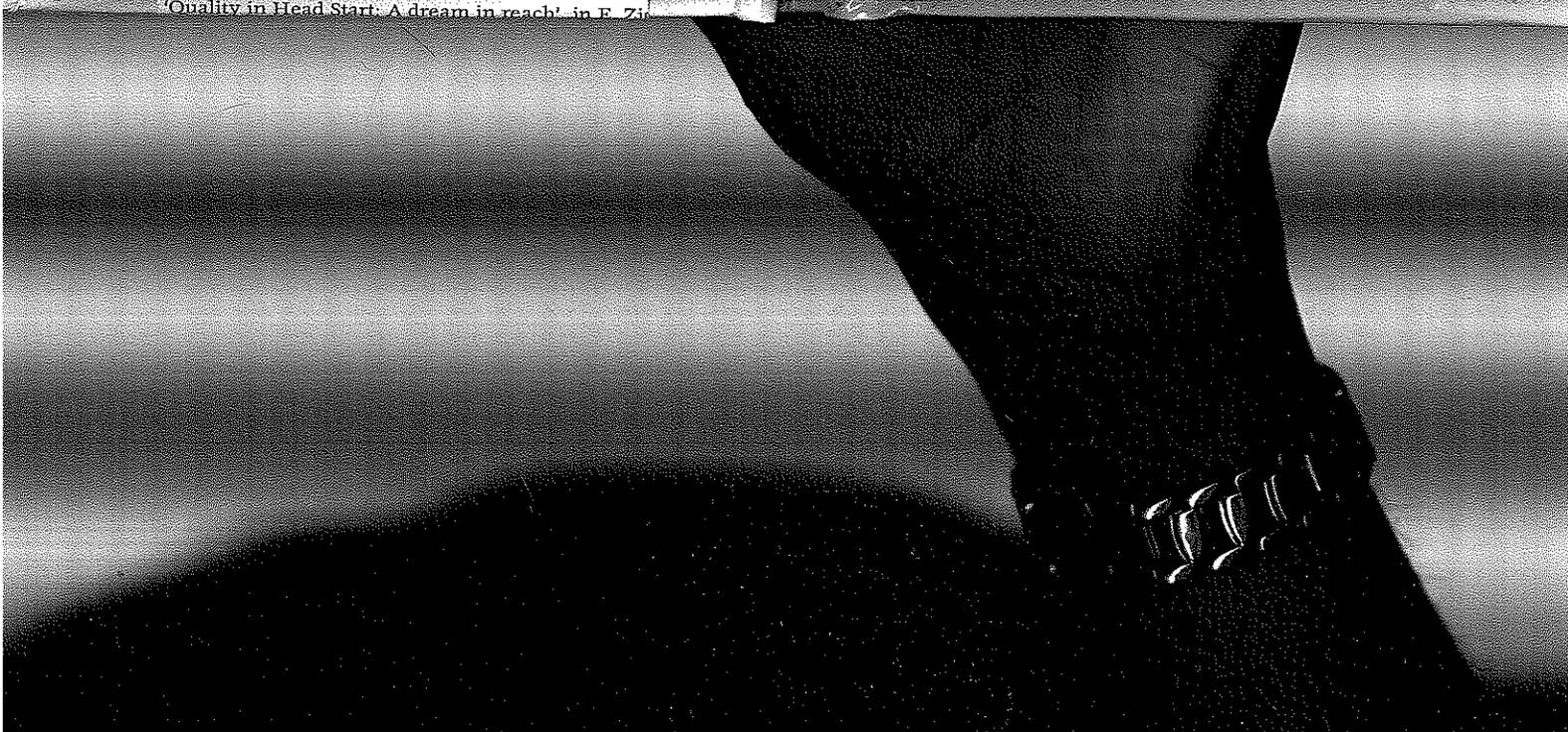
.T24

L3

1984

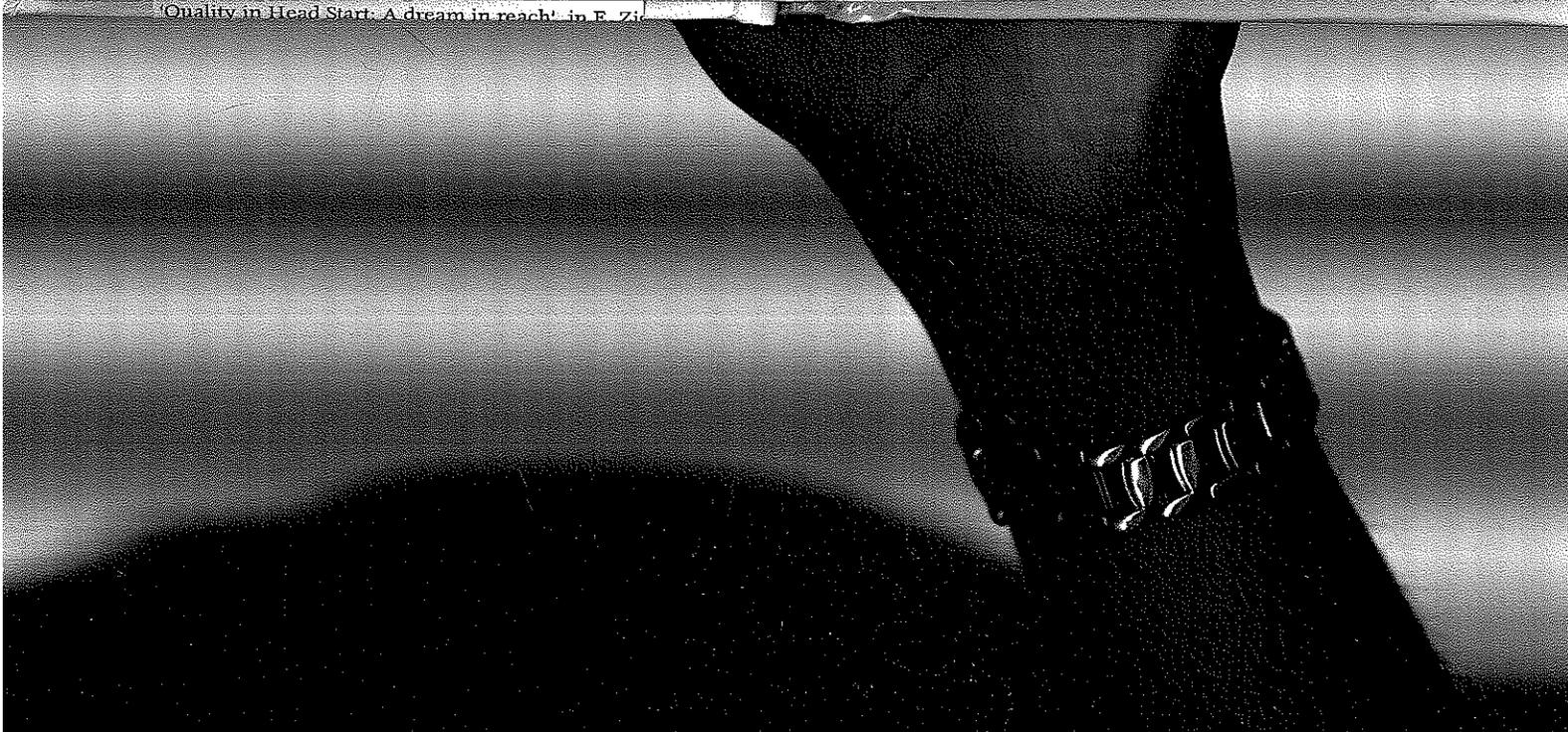
ET NOUS N'AURONS PAS BESOIN
DE FOUDRE
POUR TISSER
DES SOLEILS.

000 0985



IL SEMBLAIT QUE LA VILLE ÉTAIT COUCHÉE SOUS L'AIR DU TEMPS. RIEN NE BOUGEAIT. LA CHALEUR PARALYSAIT LES HOMMES ET LES CHOSES COMME SI PLUS RIEN NE DEVAIT REPRENDRE VIE. LES CABRIS COMME FIGÉS DANS UN DERNIER MOUVEMENT SE COLLAIENT AUX MURS DES MAISONS. LA TERRE ROUGE INONDAIT LES RUES ET SE RÉPANDAIT DANS LES COURS. IL FAISAIT SI CHAUD QUE LE SOLEIL RESTAIT PLANTÉ AU BEAU MILIEU DU JOUR. LE BITUME PERFORÉ DES ROUTES PARAÎSSAIT DES PLAIES BÉANTES. AUCUN VÊTEMENT NE FLOTTAIT SUR LES LIGNES. L'OMBRE N'EXISTAIT PLUS. UNE VOITURE PASSAIT, PUIS UNE AUTRE.
DES BRUITS DE MOTO SURGISSAIENT.

LA POUSSIÈRE S'ÉTALAIT EN FINES GOUTTELETTES D'OR ET LES NUAGES ARDENTS DÉPLAÇAIENT LEURS ENVIES. ÇÀ ET LÀ, UN BOUBOU AUX MILLE COULEURS FLAMBOYAIT ET DISPARAÎSSAIT. LES HOMMES SEMBLAIENT VENIR D'AILLEURS, LE REGARD FIXÉ SUR LA VILLE ÉTOUFFÉE.
UN ENFANT AUX AGUETS CHERCHAIT DES MANGUES ROUGES ET SON PETIT CORPS POUSSIÉREUX SE CAMBRAIT COMME UN ARC.



IL AVAIT LA TÊTE RENVERSÉE ET LES YEUX
BRAQUÉS SUR L'ARBRE. IL CRIAIT AUX
FRUITS JUTEUX DES MOTS INAUDIBLES, ET IL
GESTICULAIT ET IL LANÇAIT DES PIERRES ET
L'ON VOYAIT SES PIEDS REMUER LA
POUSSIÈRE.

LES VOITURES RÉGNAIENT SUR CETTE
TORPEUR ET, DANS LEUR FROIDEUR HAU-
TAINÉ, ROULAIENT, SCINTILLANTES.

IL SEMBLAIT QUE TOUT ALLAIT FINIR ET
QUE RIEN NE POUVAIT COMMENCER.
SOUS LE SOLEIL DE PLOMB, PLUS RIEN
N'AVAIT DE SENS. IL SEMBLAIT QU'UNE
ORBITE TOUTE-PUISSANTE AVAIT FIGÉ LES
JEUX ET QUE PERSONNE N'AURAIT VOULU
EMPÊCHER LE SILENCE.

ET POURTANT C'EST LÀ QUE L'AMOUR
NAQUIT.
COMME SOUS LES ARCADES, JADIS, ELLE
AVAIT GOÛTÉ LA FRAÎCHEUR. C'EST LÀ QU'IL
LUI TENAIT LA MAIN, LÀ QU'ILS S'ENDOR-
MAIENT DANS UNE MAISON QUI AVAIT CELA
DE PARTICULIER QU'ELLE ÉTAIT TOUTE
BLANCHE ET QUE SES HABITANTS ÉTAIENT
HEUREUX. ILS CONSTRUISAIENT LE TEMPS ET
SAISSAIENT L'ESPOIR.

*C'EST UNE HISTOIRE SANS HISTOIRE
QU'ON AURAIT PU ÉCRIRE IL Y A
LONGTEMPS.*

*IL ÉTAIT UNE FOIS... SE LAISSER BERGER PAR
LA MAGIE DES MOTS QUI FONT LA RONDE.
ELLE RACONTE LA VIE COMME ON L'ÉTALE
AU MARCHÉ DE MIDI. LA VIE DE TOUTES LES
COULEURS : DES VERTES ET DES PAS MÛRES ;
AMÈRES ET AIGRES-DOUCES.*

*UN ENFANT FAIT LE GUET DEVANT UNE
VOITURE.*

*TOUT A L'HEURE. IL AURA QUELQUES
PIÈCES. IL FAIT NUIT. IL SE FAIT TARD.
LE SILENCE S'ÉPAISSIT SUR LES TOITS IMMO-
BILES. LES RUES N'ONT PLUS RIEN À DIRE.
RIEN À SE DIRE.*

*EN FIN DE COMPTE. C'EST L'HISTOIRE DE
CET HOMME AUX MILLE POUVOIRS. DE CET
HOMME QUI EXISTE EN TOI, EN MOI, EN LUI
AUSSI. TROIS FOIS MON AMOUR, ET TROIS
FOIS TOI-MÊME, COMME ON AURAIT PU SE
RENCONTRER QUELQUE PART ENTRE LE
PASSÉ ET LE PRÉSENT.*

CHANTE-MOI
L'HISTOIRE
DE L'HOMME-LABEUR
SA SUEUR BRÛLANTE
ET LA TERRE TROP ROUGE
PARLE-MOI
DE LA FEMME AUX SEINS LOURDS
ET AU VENTRE-CALEBASSE
DANS LA FOURNAISE INTENSE
D'UNE NUIT SANS DEMAIN
ENSEIGNE-MOI
LES LIVRES FERMÉS
ET LES MAINS TENDUES
LES ESPOIRS BLOQUÉS
DANS L'OUBLI SOMBRE
D'UNE VILLE TROP FARDÉE.

QUE POUVAIT-IL
ATTENDRE
DU SOURD CHEMINEMENT
VERS L'HORIZON
SANS FRONTIÈRE
CE GOUFFRE HALLUCINANT
CETTE ANGOISSE SANS FOSSÉ ?
QUE POUVAIT-IL FAIRE
DE L'OPPRESSION DES MOTS
DU SANG À ROMPRE HALEINE ?
LAMBEAUX D'UNE VIE
DE PAS À PAS
ET C'EST ENCORE UN HOMME
QUI MEURT AU BORD DE NOUS.

*SOUVIENS-TOI
DE L'HOMME-BOSSU
DE L'HOMME-TAUDIS
DE L'HOMME-MOINS-QUE-RIEN.*

20

*DÉCOUVRE POUR ELLE
TES MILLE MASQUES
DU FOND DE L'ÂME
TES MOTS ABSENTS
ET TES TRISTES MÉMOIRES
DÉFAIS TON ANGOISSE
ET REGARDE-LA ENCORE
ALORS VOUS COMPRENDREZ
ENSEMBLE
LES NUITS OBSCURES
ET LES RÊVES AVORTÉS
ALORS SEULEMENT
VOUS MARCHEREZ.*

21

NOUS BÂTIRONS POUR LUI
DES FERMES CLAIRES
ET DES MAISONS EN DUR
NOUS OUVRIRONS LES LIVRES
ET SOIGNERONS LES PLAIES
NOUS DONNERONS UN NOM
À CHAQUE MENDIANT DU COIN
ET HABILLERONS DE BASIN
LES PLUS PETITS D'ENTRE EUX
IL FAUT SAVOIR BÂTIR
SUR LES RUINES DES CITÉS
SAVOIR TRACER
LES CHEMINS DE LIBERTÉ.

VOUS LES FOUILLEURS DE POUBELLES
LES INFIRMES
AUX MOIGNONS CRASSEUX
LES BORGNES
LES HOMMES RAMPANTS
VOUS LES MARAUDEURS
LES GAMINS DES TAUDIS
JE VOUS SALUE.

*QUEL FARDEAU PORTEZ-VOUS
EN CE MONDE IMMONDE
PLUS LOURD QUE LA VILLE
QUI MEURT DE SES PLAIES ?
QUELLE PUISSANCE
VOUS LIE À CETTE TERRE FRIGIDE
QUI N'ENFANTE DES JUMEAUX
QUE POUR LES SÉPARER ?
QUI N'ÉLÈVE DES BUILDINGS
QUE POUR VOUS ÉCRASER
SOUS LES TONNES DE BÉTON
ET D'ASPHALTE FUMANT ?*

24

*VOUS LES MANGEURS
DE RESTES
LES SANS-LOGIS
LES SANS-ABRI
QUEL REGARD PORTEZ-VOUS
SUR L'HORIZON EN FEU ?*

25

*IL EST DES CRIS PUISSANTS
OÙ PERCE LA MISÈRE
ET DES FEMMES VOILÉES
OÙ SE TAISENT LES REFRAINS
IL EST AUSSI
DES POINGS FERMÉS
OÙ BATTENT
LES VIOLENCES
COMME UN HOMME ENCHAÎNÉ
À SA PROPRE SOUFFRANCE.*

26

*ENVELOPPE-MOI
DANS LA SUEUR DE TA PEAU
ET REJOINS-MOI
OÙ LES GÉNIES
FONT LA RONDE.*

27

RACONTE-MOI
LA PAROLE DU GRIOT
QUI CHANTE L'AFRIQUE
DES TEMPS IMMÉMORIAUX
IL DIT
CES ROIS PATIENTS
SUR LES CIMES DU SILENCE
ET LA BEAUTÉ DES VIEUX
AUX SOURIRES FANÉS
MON PASSÉ REVENU
DU FOND DE MA MÉMOIRE
COMME UN SERPENT TOTEM
À MES CHEVILLES LIÉ
MA SOLITUDE
ET MES ESPOIRS BRISÉS
QU'APPORTERAIS-JE
À MES ENFANTS
SI J'AI PERDU LEUR ÂME ?

IL DIT
LE GRIOT À LA LANGUE PENDANTE
« VOUS IREZ PLUS LOIN ENCORE
DANS LA FORÊT BLANCHE
DES BÉTONS ENTASSÉS
ET VOUS PLEUREREZ
DANS LES QUARTIERS BOUEUX
D'UNE VILLE SANS REFUGE »
IL DIT AUSSI
LE GRIOT NOUVEAU
« REGARDEZ !
IL EST DÉJÀ DES HOMMES
QUE LES RÉVOLTES ÉTREIGNENT ».

IL FAUT QUE TU REVIENNES
DE CETTE LONGUE CHEVAUCHÉE
DE CET EXIL SANS FIN
AU PLUS PROFOND DE TOI
VIENS BOIRE À CHAQUE BOUCHE
LA CLAMEUR DE TON PEUPLE
TU AS TROP D'ESPOIRS
À FÉCONDER
TROP DE CHAÎNES A ÉCLATER.

TU VERRAS
JE SUIS UNE SORCIÈRE
SI TU ÉCOUTES MA PAROLE
TES DENTS POUSSERONT
EN RANGÉES DOUBLES
ET TA GORGE
ROUCOULERA
DE RIRES EN CASCADE.

TU VERRAS
LA PLUIE COULERA
EN GOUTTELETTES FINES
ET RAFRAÎCHIRA
LA SENTEUR D'HUMUS
LES MANGUES DONNERONT
UN JUS ÉPAIS
ET LES CALEBASSES
SERONT PLEINES
DE MIL ET DE MAÏS FRAIS.

TU VERRAS
JE SUIS UNE SORCIÈRE
SI TU ÉCOUTES MA PAROLE
LA RIVIÈRE COULERA EN TOI.

LA PLUIE TOMBAIT SUR LA TERRE GAVÉE
L'HERBE ET LES ARBRES CRACHAIENT L'EAU
BOUEUSE QUI DÉVALAIT LES PENTES ET
INONDAIT LE TERRITOIRE DES HOMMES. ON
MARCHAIT A CONTRECCEUR, LES PIEDS
MOUILLÉS JUSQU'AUX CHEVILLES, LES
HABITS TREMPÉS. LE CIEL ÉTAIT SI SALE QUE
TOUT SEMBLAIT TERNE ET MALADE. LES
JOURS N'AVAIENT PLUS D'HEURES, LES HEU-
RES AVAIENT PERDU LEURS MINUTES.
L'ENNUI TAPISSAIT L'ATMOSPHERE.

ET C'EST AINSI QUE LA TERRE BASCULA.
QUE L'AIR PERDIT SON PARFUM ET QUE LES
OISEAUX NE REVINRENT PLUS. SOUDAIN,
PLUS RIEN N'AVAIT D'IMPORTANCE. UNE
TRISTESSE INFINIE DESSINAIT SON SOURIRE
ET ELLE SE SENTAIT SEULE. LA CITÉ S'ÉTAIT
VIDÉE DE SON SANG. PARTOUT OÙ ELLE
ALLAIT, ELLE CROYAIT S'ÊTRE PERDUE. IL
LUI SEMBLAIT QUE LA SOLITUDE L'AVAIT
ENVAHIE JUSQU'AU FOND DE SES ENTRAIL-
LES ET QU'ELLE PORTAIT EN ELLE UN PEU
DE DÉSESPOIR.

MAIS ELLE SE SOUVENAIT ENCORE DE L'ÉPOQUE OÙ LE TEMPS N'AVAIT PAS D'ÂGE, DRAPÉ DANS SON BOUBOU AUX MULTIPLES COULEURS. LES JOURS S'ENROULAIENT ET FORMAIENT UN BOUQUET TOUJOURS PLUS BEAU. ET IL AURAIT FALLU QUE LE MORTIER NE PERDÎT PAS SA CADENCE, QUE LE RUISSEAU QUI COULE REMONTÂT LE COURANT JUSQU'À LA BOUCHE DU FLEUVE ! QUE LUI RESTAIT-IL À PRÉSENT DE SES MÉMOIRES ÉPARSES ? UNE VASTE SOLITUDE AU CREUX DE SON SOMMEIL.

ET POURTANT, CERTAINS SOIRS A LA LUEUR DES LUNES, ELLE SAVAIT, ET SON CŒUR SE GONFLAIT DE CETTE TENDRESSE QUI FAIT LES JOURS HEUREUX. LE VENT NE DISAIT-IL PAS LA MÊME CHOSE ? LE MATIN AVAIT-IL POUR AUTANT PERDU TOUTE

SAVEUR ET LA MER SALÉE NE LUI DONNAIT-ELLE PAS AUTANT DE PLAISIR ?

HIER ENCORE, UNE FOULE AVAIT EXPLOSÉ EN UN DÉFERLEMENT DE CRIS ET DE VIOLENCE. LA VILLE BOUGEAIT ET LES GENS N'ÉTAIENT PLUS LES MÊMES.

IL Y AURAIT DES DISPUTES HOULEUSES ET DES DÉBATS SANS FIN. DEHORS, LES HOMMES ALLAIENT ET VENAIENT. CHAQUE ÊTRE VIVAIT SON MONDE. ON PARLAIT DE MORT, DE CONJONCTURE, D'INAUGURATION, DE GUERRE, DE FAMINE, DE NOUVELLE POLITIQUE ET DE DÉMOCRATIE. LES COUPLES SE FAISAIENT ET SE DÉFAISAIENT. IL Y AVAIT DE LA JOIE, DE LA PEINE, UN PEU D'ESPOIR, UNE VRAIE RAISON DE VIVRE. CHAQUE CHOSE AVAIT SA PLACE, CHAQUE MOMENT ÉTAIT COMPTÉ.

PARFOIS, QUELQU'UN LA REGARDAIT,
PARFOIS, DES GENS LA TOUCHAIENT.
LES MENDIANTS GARDAIENT LEURS PLACES,
LE MARCHÉ OFFRAIT LES MÊMES FRUITS.
SAUF QUE LES PLUIES ÉTAIENT TOMBÉES
PENDANT DEUX JOURS ET QUE LA VILLE
ÉTAIT NOYÉE. SAUF QU'ELLE S'ÉTAIT BLES-
SÉE À LA MAIN ET QUE LE SANG ROUGE
AVAIT TACHÉ SA ROBE DE MINUSCULES
TRAINÉES ÉCARLATES.
C'ÉTAIT COMME SI LES NUITS SANS NOM
N'AVAIENT PAS EXISTÉ, COMME SI
L'ATTENTE S'ÉTAIT DISSIPÉE ET COMME SI
LE SOLEIL COUCHANT N'ÉTAIT FAIT QUE
D'OR ET DE POURPRE.
MAIS, MAINTENANT, LE TEMPS ÉTAIT

MORT. LE CIEL SE COUVRAIT DE CENDRE.
ON AURAIT DIT DES JOURS SANS PAREIL. LE
VENT SOUFFLAIT UN BROUILLARD QUI VOI-
LAIT LES HOMMES ET LA TERRE. ELLE
AURAIT VOULU CRIER, MAIS ELLE AVAIT LE
CŒUR EN BALLOTTAGE.

LA PEINE EXISTAIT BIEN AU FOND DE SA
POITRINE COMME UN CHAT RECROQUE-
VILLÉ ET PRÊT À BONDIR, MAIS LA NUIT
ÉTAIT JEUNE ET ELLE VOULAIT VOIR LE
MATIN.

ENTRE LES QUATRE MURS VIDES DE SENS,
ELLE AVAIT SENTI CETTE ABSENCE IMMENSE.
LE CHAT ÉTAIT SORTI, LES FLEURS DANS
LEUR POT ATTENDAIENT L'EAU DE DIEU.

LA VIE EST FAITE
DE RONCES ET D'ÉPINES NOIRES
JE L'AURAI VOULUE
PLUS MÛRE ET MOINS AMÈRE
MAIS TU SAIS
LA LIMITE DES CHOSES
RECULE À CHAQUE INSTANT
LES VISAGES SE CHANGENT
ET LES AMOURS S'ÉCRASENT
LES UNS CONTRE LES AUTRES
TU LE SAIS BIEN
AU SOIR DE TA FRAYEUR
IL NE RESTE QUE TOI.

RECONNAIS-TU
TA BLESSURE
ET LE POIDS DE TON CORPS
BALANÇANT SES ÉPAULES ?
TE SOUVIENS-TU
DE CE PAYS IMMENSE
BAIGNÉ DE SILENCE
TE SOUVIENS-TU
DE LA SAVANE HERBEUSE
DU CHANT DES BALAFONS
OÙ NOS CORPS JOUAIENT
DE LA MÊME MUSIQUE ?

*IL FAUT SE SÉPARER
FERME LA PORTE
ET VA
SUR LA GRANDE ROUTE
TA MÈRE À LA FENÊTRE
TE REGARDE PARTIR
CAR IL TE FAUT ENFANTER*

*IL TE FAUDRA
REGRETTER LES ANNÉES D'ABONDANCE
LES RIRES SANS RANCUNE
LES APRÈS-MIDI SANS REGRET
IL FAUT VIVRE
TA VIE DE MILLE FACETTES
DE CANARIS CASSÉS
ET DE LAIT RENVERSÉ.*

*LA VIE N'EST PAS FAITE
D'HIBISCUS ET DE ROSÉE
ELLE A LA SAVEUR
AIGRE-DOUCE
DES FRUITS DE LA PASSION.*

74

*IL TE FAUDRA RÊVER
DES CAUCHEMARS AMERS
ET ATTENDRE L'OUBLI
DES ESPOIRS VAINCUS
ADMETTRE TA DÉFAITE
DU FOND DE TON SOMMEIL
ET BÊCHER POUR LONGTEMPS
LE SOL ARIDE
DES TERRES DÉSSERTIQUES.*

75

SAURAS-TU MAINTENANT
RENONCER AUX RANCŒURS
À L'AMERTUME
DES JOURS SOMNOLENTS ET MOROSES
SAURAS-TU REFUSER
LES DERNIERS CHAMPS STÉRILES ?

80

TU SAIS QUE TOUT PASSE
LA SÉCHERESSE PUISSANTE
ET LES HERBES JAUNIES
LES CARCASSES ÉVENTRÉES
POURRIES DE MILLE INSECTES
TU N'AURAS PLUS EN TÊTE
QUE LE BRUIT DES FONTAINES
ET L'EAU CLAIRE DU SILENCE
BIENTÔT
TU N'AURAS PLUS AU CŒUR
QU'UN BOUT DE TERRE CALCINÉE

81